

Chapitre 3

Les journées n'ont que seize heures

Je me promets d'être chaque jour attentive aux événements qui concernent notre vie à Auschwitz. En cette matière, je crains toujours d'en dire davantage que ne l'exigerait la simple pudeur. Pourtant, j'éprouve quotidiennement le besoin de faire le point, de m'attarder sur un geste ou un mot de Hans.

Cette nuit, Hans n'a pu trouver le sommeil, et en se levant ce matin, au lieu d'endosser son uniforme comme il le fait habituellement, il a longuement arpenté la chambre en long et en large, fulminant. Je crois que le calme de sa vie de bureau d'autrefois lui manque : il regrette la France. Il m'a raconté que l'autre matin, tandis que le nombre de détenus à la gare était particulièrement important, il s'est emporté devant ses subordonnés parce qu'il n'arrivait pas même à entendre dans sa tête l'un des concertos brandebourgeois de Bach, le 5^e. Ce matin, il a exprimé devant moi pour la première fois une certaine insatisfaction qui n'attendait qu'une occasion de s'exprimer. Il s'est habillé plus lentement que d'habitude et m'a regardée avec un triste sourire. Jamais je n'avais vu Hans ainsi.

Il avait un air pitoyable, et une fois qu'il eut revêtu sa veste, sanglé dans son uniforme noir, il m'a fait l'effet d'un épouvantail. Je l'ai chapitré en lui disant qu'il avait eu tort de s'emporter pour si peu à la gare, que les arrivées ne se succéderaient pas toujours

à ce rythme, et qu'il trouverait bien les journées suivantes des moments où il pourrait entendre son concerto.

D'un faible signe de tête, il a approuvé mes propos, à demi convaincu.

Puis sans m'attendre, il s'est installé à la table dans la salle à manger.

Quand je l'ai rejoint, il a paru ragaillardir.

— Ça passera, a-t-il dit. Tu as raison.

J'ai dit à Hans que j'appréciais sa franchise.

En m'entendant, il n'a pas cillé. Puis il a dit avec une aigreur qui ne lui ressemblait pas :

— Je te remercie de tes bons mots.

Alors semblant avoir retrouvé complètement la maîtrise de lui-même, il s'est levé, m'a adressé un salut de la tête et est sorti sans être allé embrasser les enfants.

Je ne sais pas ce qui m'a poussée à ce moment précis, mais je suis allée à la cuisine et j'ai giflé Elizabeth en prétextant que le café nous avait été servi froid. Mon geste l'a effrayée. Elle a reculé jusqu'au comptoir, comme si elle craignait que je ne recommence. Je l'ai regardée bien en face et j'ai répété deux fois cette phrase :

— Vous n'avez pas à vous offusquer. Non, vous n'avez pas à vous offusquer.

Elizabeth a tourné la tête de gauche à droite et de droite à gauche, comme si elle refusait de croire au geste que je venais de poser.

J'ai passé une partie de l'après-midi sur la terrasse. Le temps était clémente. J'ai dû lire ou faire quelque chose de ce genre.

À cinq heures, je suis rentrée pour me faire coiffer. La Juive avait disposé sur une petite table devant elle tout le fourbi et elle a commencé à me coiffer avec beaucoup de soin, en calculant chacun de ses gestes, de peur de commettre une maladresse.

J'ai dû lui dire qu'elle n'arriverait à rien en se gênant de cette façon.

— Je dois m'habituer à votre tête, gnädige Frau, m'a-t-elle répondu.

Je lui ai demandé plus tard pendant la séance pourquoi elle avait choisi ce métier.

— J'ai toujours aimé transformer les têtes, a-t-elle répondu. J'ai toujours su que c'était là ma voie. Ça et les langues. J'ai eu beaucoup de chance en arrivant au camp. On m'a proposé la coiffure, et voyant que je me débrouillais avec les langues, on m'a mise dans le bâtiment de l'état-major avec une nourriture améliorée et des vêtements convenables. Puis, votre mari m'a engagée.

— Oui, je lui avais demandé de me trouver quelqu'un de compétent.

La Juive m'a aminci les cheveux de chaque côté de la tête et m'a tendu le miroir pour savoir si tout était à ma convenance. Il fallait à présent égaliser la frange sur le front.

— Quel âge avez-vous exactement ?

— Dix-sept ans et demi, gnädige Frau.

— Vous n'avez pas le type sémite, rien ne vous trahit, lui ai-je fait remarquer.

— Tout cela m'indiffère assez, Madame. Mes parents n'ont jamais été pratiquants et ont toujours refusé de s'identifier à la communauté juive de la ville.

— Jamais chez vous un geste brutal. Vous coiffez les têtes en douceur.

— J'ai toujours eu le souci de ne pas brutaliser les têtes de mes clientes, de respecter leurs cheveux, Madame. Souhaitez-vous que je raccourcisse davantage votre frange, gnädige Frau ?

— Oui, et bien droit !

La séance terminée, j'ai commandé du café.

J'ai ordonné à Elizabeth de prendre le café avec nous et me suis excusée pour mon geste de ce matin. Elle a rougi et m'a demandé si je souhaitais accompagner le café de gâteaux. J'ai répondu que c'était là une excellente idée. Elizabeth s'est aussitôt précipitée à la cuisine et en est revenue avec un plateau débordant de gâteaux. Nous les avons littéralement dévorés. Sur le coup, les enfants sont arrivés et ils se sont installés pour les leçons et les devoirs.

Puis un peu plus tard, Hans est rentré, la mine légèrement inquiète. Je lui ai montré ma nouvelle coiffure. Il a fait mine de sourire.

— C'est la Juive qui a fait tout le travail.

Il a d'abord fait l'étonné, comme s'il avait oublié entre-temps les raisons qui l'avaient amené à retirer la Juive du bâtiment de l'état-major pour la faire travailler chez nous.

— Qu'en penses-tu ?

— C'est du travail de professionnelle, nul doute là-dessus.

— Cela m'aurait embêtée d'imiter Frau Munch et d'aller chaque semaine au salon de coiffure du camp.

— Le travail des coiffeuses à l'intérieur du camp est satisfaisant, a dit Hans avec un léger agacement. C'est un caprice de ta part, Anna.

— Oh, je n'en disconviens pas.

— Tout cela, Anna, ne pourra durer éternellement. Nous devons faire un choix entre la Bibelforscherin et la Juive.

— Nous garderons Elizabeth et la Juive à notre service, Hans, et au diable le reste !

— Deux Bibelforscherinnen, Anna, c'est l'assurance de la paix dans le ménage. Une Bibelforscherin et une Juive, ce sont des ennuis en perspective.

La Juive est ensuite venue me demander si je souhaitais la prochaine fois l'emploi d'une teinture, car j'avais l'idée depuis un certain temps de me faire teindre les cheveux.

Écrasé dans son fauteuil, Hans a commencé à enlever ses bottes, puis a poussé un profond soupir.

— Quelque chose cloche ? demandai-je.

— Je songe à un autre système de comptage, plus rapide, mais l'idée ne sera évidemment pas retenue.

J'ai découvert en écoutant Hans ce que je pouvais déjà soupçonner. Son travail au bureau, contrairement à ce qu'il avait pu imaginer au départ, lui pèse. Pour le détendre un peu, j'ai sorti la bouteille de schnaps que j'avais mise au frais. Ensuite, Hans a essayé de m'embrasser, mais le cœur n'y était pas. Pour s'excuser, il m'a parlé de son souci de voir nos enfants grandir selon ces solides principes que sont la générosité, l'honnêteté, et le goût de l'effort.

— Le travail surtout, a dit Hans.

Après quoi, nous nous sommes levés pour embrasser les enfants qui s'apprêtaient à aller dormir.

Joachim aurait voulu que Hans lui lise un conte, mais Hans a prétexté une grande fatigue et est allé se rasseoir dans son fauteuil.

Nous avons bu toute la soirée. À la fin, Hans s'est mis à disserter sur l'impératif catégorique de Kant, un philosophe dont il aimait lire les ouvrages lorsqu'il était étudiant. Il s'est demandé en quoi le national-socialisme avait ajouté à la morale de « l'homme de Koenigsberg », comme il se plaît à le désigner. Il a dit que la morale au sens où l'entendait Kant ne pouvait être discutée que si des hommes comme lui avaient le courage de poser la question de l'impératif catégorique en termes dramatiques, excessifs, grâce à une action nouvelle, inconcevable jusque-là pour l'esprit humain.

Je n'ai pas compris grand-chose à ce que racontait Hans, surtout lorsqu'il a parlé d'impératif catégorique, je n'entends rien à la philosophie, mais pour ne pas être en reste je lui ai dit :

— Tu n'es évidemment pas Kant, mais ton expérience à Auschwitz vaut bien la sienne à Koenigsberg. Il n'y a pas de honte à compter les morts, comme il n'y a aucune honte à être vendeur dans un magasin de chaussures ou fossoyeur.

Ma phrase a piqué Hans au vif. Il s'est emporté et a répliqué :

— Ce ne sont pas là des activités du même ordre, Anna.

Tel n'était pas mon avis. Tous les métiers avaient une valeur. Et celui qui consistait à compter les morts valait bien les autres, si l'on voulait bien considérer la question autrement que par le petit bout de la lorgnette.

Hans a vidé d'un trait la bouteille de schnaps devant moi.

Puis il a déclaré :

— Pour l'instant, je ne fais que retarder le moment où je pourrai faire autre chose.

Je me suis portée immédiatement à sa rescousse.

— Mais Hans, tu fais quelque chose d'utile ! En douterais-tu une seule seconde ?

Il a haussé les épaules, le regard las.

— Je repense à ce que je t'ai dit, tout à l'heure au sujet de Kant. Eh bien, c'était totalement absurde.

— Absurde ?

— Oui, absurde. Et si je t'ai parlé d'une nouvelle méthode de comptage c'est parce qu'il est impossible, je dis bien impossible, de continuer ainsi.

Hans cherchait à me dire quelque chose d'important, je le sentais, mais c'était comme s'il s'exprimait par énigme.

— Si ta méthode est applicable, pourquoi ne pas en parler à Hoess ? N'est-on pas ouvert à des suggestions de cet ordre dans le service ? Pourquoi ne pas essayer ? On ne peut rien contre le

climat, tu le sais fort bien. Le climat en Pologne est rude. Si les détenus meurent, qu'y pouvons-nous ! Là où tu peux agir, c'est au niveau de la méthode de comptage.

Nous sommes allés dormir dans une atmosphère un peu plus sereine. Tout en se déshabillant, Hans a eu cette réflexion curieuse :

— Depuis quelques nuits, j'ai peine à m'endormir, et je compte, je compte, tu ne peux pas savoir à quel point je compte !

Nous avons tous les deux éclaté de rire, malgré nous.

— Les morts te font compter ?

— Oui. Ils ont ce pouvoir de me faire compter jusqu'à ce que je m'endorme. C'est déjà ça. Je n'aurai plus bientôt de problème de sommeil.

Hans a mis un peu de temps avant de s'assoupir, puis alors qu'il dormait, il s'est mis à compter lentement et d'une voix de tête. C'était quelque chose d'assez étrange et effrayant. Il y avait des nombres, mais aucun nom. Je n'imagine pas que des morts n'aient pas au moins un surnom ou un sobriquet. Ici, rien. Il y avait des nombres, que des nombres. Je crois que les nombres ont un effet calmant que n'ont pas les noms.

Compter les morts ! Qui eût pu imaginer que Hans en viendrait un jour à faire ce travail ? Certainement pas moi !

Cette nuit, je n'ai pu m'endormir. J'ai songé à ma première soirée et aux invitations qu'il faudrait envoyer. Comme je ne propose pas de thés musicaux, j'ai dû trouver une autre appellation. Après y avoir un certain temps réfléchi, mon choix s'est finalement arrêté sur ce titre qui est en soi tout un programme :

SOIRÉE MUSICALE ET LITTÉRAIRE
AVEC INTERMÈDE CHARMANT.

Cela sonne bien et réserve une part de mystère et de surprise indispensable dans ce genre de soirée.

Ce matin, au réveil, j'ai soumis mon choix à l'examen de Hans. Il a applaudi des deux mains. Hans, parti, j'ai dressé sur deux colonnes la liste des compositeurs et des auteurs que je souhaitais voir figurer au programme. Le résultat, par ordre d'importance, a été le suivant :

Compositeurs	Auteurs
<i>Bach</i>	<i>Goethe</i>
<i>Wagner</i>	<i>Schiller</i>
<i>Bruckner</i>	<i>Kleist</i>
<i>Mozart</i>	
<i>Beethoven</i>	

Si j'avais restreint à ce point ma liste, c'était que j'entendais accorder une place de choix à chaque auteur et compositeur, quitte à en changer la saison suivante.

Ce travail complété, je suis allée à la cuisine pour m'assurer du travail d'Elizabeth. C'était bien entendu une précaution inutile. Une Bibelforscherin ne peut que travailler. Ce qui compte, c'est que son action soit vue du Ciel et bien jugée.

Elizabeth était occupée à préparer le déjeuner, du porc accompagné de légumes de saison. J'en ai profité pour lui donner quelques indications au sujet de la préparation de la viande. Nous l'aimons ni trop grasse, ni trop maigre.

— Vous devez conserver la graisse de porc et l'utiliser dans la préparation des pâtisseries, dis-je.

Au mot « graisse » Elizabeth a grimacé.

— Est-il normal, Elizabeth, que les odeurs de graisse de la cuisine vous soulèvent le cœur ?

— Il y a ces odeurs de graisse, gnädige Frau, et les autres.

— Lesquelles, Elizabeth ?

Elle n'a rien répondu et s'est plongée dans un profond silence.

La visite à la cuisine complétée, je suis allée m'assurer comme chaque fois, et cette précaution était nécessaire, que mes instructions au sujet du nettoyage des fauteuils avaient bien été respectées. La Juive devait veiller à ce que le bois verni des meubles soit nettoyé en douceur. Les fauteuils avaient été nettoyés, et la Juive en était au bois verni. Le travail n'était pas satisfaisant. La poussière sur les fauteuils n'avait été enlevée qu'en partie. J'ai dit :

— Votre talent de coiffeuse ne peut excuser vos piètres résultats comme femme de ménage. Ressaisissez-vous !

La Juive a fini de nettoyer avec un chiffon le bois verni des meubles. Puis elle m'a assurée qu'elle ferait mieux la prochaine fois. En se relevant, elle a regardé la brosse qu'elle avait utilisée pour nettoyer les fauteuils et m'a très humblement demandé si j'avais pensé à ma teinture.

Sa question arrivait à point nommé, et je me suis radoucie.

— Je crois qu'il me faudra opter pour une teinture claire.

— Je vous vois parfaitement avec des cheveux blonds, gnädige Frau.

— C'est aussi mon avis.

En abandonnant la Juive à sa besogne, je n'ai pu m'empêcher de penser que sa cadence de travail correspondait certainement au dixième de ce qui était exigé au camp. Je lui laisse, somme toute, beaucoup de temps, sans doute trop, pour le peu de travail qu'elle a à effectuer. Je ne peux lui faire recommencer cent fois le même travail pour me donner l'illusion que la maison bourdonne

d'activités. Deux ou trois fois suffisent largement, lorsque le travail a été mal fait.

Comme ma vie ici est protégée ! Il y a les bois autour, la terrasse et le jardin.

Hans m'a questionnée l'autre jour sur mes goûts en horticulture.

« Il reste à les développer », lui ai-je répondu.

La Pologne, hélas, ne se prête guère en la matière à la fantaisie. Dommage ! Un jardin comme il me plairait d'en cultiver un serait une façon de sortir de la maison et de me détendre sainement.

Ce soir, au dîner, nous avons reçu un collègue de Hans, l'Untersturmführer Krassner et son épouse. Ils sont du Schleswig-Holstein et ont notre âge. Sans enfant.

La conversation était un peu lourde. Il était question d'élevage porcin, question qui intéresse aussi le Reichsführer Himmler qui a une formation d'agronome. Au bout d'un quart d'heure, j'ai dû faire un grand effort pour ne pas bâiller d'ennui.

Frau Krassner et moi avons ensuite parlé des enfants.

Elle m'a appris, alors que nous étions à discuter au salon un peu à l'écart, qu'elle et Alfred faisaient depuis deux mois chambre à part.

Quand je lui ai demandé la raison, elle m'a avoué sans ambages que la vie à Auschwitz n'était pas aussi idyllique qu'elle l'avait espéré. Il y a le climat, et la charge de travail des maris qui n'est pas négligeable. Je lui ai répondu que ce n'était pas facile non plus pour Hans. Et nous ne sommes ici que depuis un mois.

Je pense que Frau Krassner pourrait devenir une amie.

Elle m'a complimentée pour ma coiffure et m'a demandé si j'avais déjà visité le salon de coiffure du camp.

Lorsque je lui ai parlé de ma coiffeuse à domicile, elle a écarquillé les yeux et a laissé entendre qu'elle aimerait être coiffée par la « prisonnière ».

Quoi qu'il en soit, j'ai menti et lui ai fait croire que j'avais à mon service pour me coiffer une Bibelforscherin.

En entendant cette révélation, elle a eu un sourire de satisfaction et m'a déclaré que, si je lui permettais, elle m'emprunterait bien un jour la Bibelforscherin pour une mise en plis.

Plus tard, Hans et l'Untersturmführer sont venus nous rejoindre au salon. Ils étaient d'humeur gaie et nous avons vidé deux bouteilles de schnaps en parlant de nos projets respectifs.

Après la guerre, l'Untersturmführer Krassner souhaiterait acheter une ferme dans le Schleswig-Holstein et y élever des porcs, s'adonner aussi aux cultures vivrières.

En entendant l'Untersturmführer décrire sa ferme, qu'il voudrait immense, Hans a esquissé un sourire.

— Combien de porcs ? a demandé Hans en se retenant de rire.

— Plusieurs dizaines de milliers, a répondu l'Untersturmführer.

Je suis attaché à ma région. Je ne tiens pas à aller grossir les rangs des pionniers, a-t-il ajouté. L'Allemagne est le meilleur pays du monde pour élever des porcs. C'est affaire de sol.

Après avoir vidé les bouteilles de schnaps, les propos de l'Untersturmführer sont devenus quelque peu grossiers et grivois.

Nous avons parlé des Juifs et de la façon dont nous pouvons les distinguer des Aryens.

L'Untersturmführer a proposé une méthode d'identification, infaillible selon lui. J'ai écouté fort distraitement. Il était question de largeur de nez et d'oreilles, et de pieds plats.

Selon l'Untersturmführer toujours, les Juifs détiennent le record du monde des pieds plats, ce qui expliquerait leurs faibles performances athlétiques et leur incapacité à fuir face au danger.

À ces blagues, Hans et moi avons modérément ri.

Frau Krassner s'est esclaffée.

Après le départ des Krassner, Hans m'a appris que l'Untersturmführer travaillait avec lui et qu'il lui arrivait fréquemment pendant le travail de faire quelques blagues douteuses.

— Alors, pourquoi l'as-tu invité ? ai-je demandé.

À ma question, il n'a rien trouvé à répondre.

L'Untersturmführer était un collègue de travail, et il était plus que normal que nous l'invitions, lui et sa femme.

Puis j'ai dit :

— La grossièreté chez les autres me rend malade. L'Untersturmführer n'a rien de commun avec toi. C'est un homme fruste, ce que tu n'es pas, et en plus sans aucune instruction. Tu as entendu quelles sont ses aspirations ? Quelle idée de vouloir élever des porcs dans le Schlesvig-Holstein après la guerre, alors que les pionniers de l'Ostraum, de l'espace oriental conquis, auront largement de quoi alimenter le marché allemand en porcs de qualité.

— Cet homme n'a que son certificat d'école primaire et a un casier judiciaire chargé, m'a répondu Hans.

— Raison de plus de ne plus l'inviter, lui et Frau Krassner. Vous appartenez à un corps d'élite, pas à une association de malfaiteurs.

— Je suis de ton avis, Anna, a répondu Hans. Mais Krassner a une idée fixe, l'élevage des porcs. Qu'y puis-je ? Il se sent éleveur et fermier dans l'âme, ce n'est pas à moi de l'en dissuader.

La soirée s'est terminée un peu tristement devant un plateau de pâtisseries.

Puis j'ai dit :

— Ton temps passé au camp devrait compter double.

— Pourquoi double ?

— Parce qu'il doit être horrible de passer des journées entières avec l'Untersturmführer Krassner.

— Le camp a pour fonction de s'occuper des détenus, Anna,

— Comment peux-tu être satisfait de travailler avec un homme comme l'Untersturmführer Krassner ?

— Krassner me casse les pieds, oui. Et pour ce qui est du temps, aussi oui, c'est vrai, tout à Auschwitz devrait compter temps double.

— Je ne comprends pas.

— Les morts meurent toujours deux fois. La première fois, en expirant ; la seconde, lorsque nous les inscrivons sur les listes.

— Deux fois ?

— Oui. À Auschwitz, les morts meurent deux fois, d'où le double temps.

J'ai dû harceler Hans pour qu'il me livre le sens de cette dernière phrase. À la fin, il m'a ordonné de me taire et de le laisser tranquille.

Je suis restée seule un moment au salon à remuer tout cela comme de la vase. Temps double. Sans doute, Hans avait-il voulu dire qu'une journée de travail à Auschwitz, en excluant les temps de sommeil et de repos devait compter pour seize heures. C'était à mon sens la réponse la plus sensée.

Lorsque je suis allée dormir, Hans m'attendait. Il n'avait pas éteint, et je sentais bien qu'il voulait me dire quelque chose qui lui

pesait. Je lui ai alors fait part de ma réflexion. Il a ri et m'a traitée d'idiote.

— Tu n'as jamais rien compris au temps, a-t-il ironisé. Le temps est un multiplicateur de joies et de douleurs. Aussi d'ennuis. Il n'y a rien à comprendre à ce que je t'ai dit, Anna. Le temps me pèse, et les morts m'ennuient.

Hans s'est ensuite détendu et nous avons fait l'amour comme si toute cette soirée n'avait jamais eu la moindre importance.